

Sophie Létourneau

L'ÉTÉ 95



LE QUARTANIER

J'AIMERAIS pouvoir me rappeler avec toi ce que c'était, avoir quinze ans à Québec. Les heures passées en ville, longues heures à errer rue Saint-Jean, les magasins de bonbons, les touristes, les boutiques où l'on vendait des mobiles d'hommes-canons dans des couleurs évoquant la France imaginaire et, dépassé les portes, descendre l'escalier du Faubourg. À flanc de falaise, on s'arrêtait à l'un des paliers pour contempler la vue en parlant à quelqu'un qu'on connaissait, un gars aux cheveux longs qui, assis sur le banc de fer forgé, jouait de la guitare sans enterrer le bruit des voitures gravissant la côte d'Abraham. Puis marcher jusqu'à la rue Saint-Joseph et traverser le Mail, un toit couvert sur la misère et la rue. Pour le courage, on se tenait la main, deux adolescentes dans leur avancée sous les néons manquants. Ça excitait les bums qui nous sifflaient et, lorsqu'on voyait

une femme à la nervosité droguée ou un sans-abri suivant sa trajectoire un peu folle, tu serrais mes doigts plus fort.

On se faisait peur à traverser le Mail comme si c'était l'enfer. On voulait se prouver qu'on était plus fortes que la laideur du monde qui nous attendait. À quinze ans, on passait à travers les dangers de l'adolescence dans l'espoir que l'épreuve nous porterait ailleurs. Loin, plus loin, très loin de nos bungalows de banlieue et de ce monde qui nous donnait la nausée. À tout prendre, on attendait des prostituées, des pushers et des schizos un passeport pour une autre vie que celle du *système*. On n'avait plus l'âge de croire au père Noël, et passé celui de trouver notre joie au centre d'achat. On était deux filles de Sainte-Foy qui découvraient la détresse que nos parents voulaient nous cacher. Quand j'y pense, le Mail, c'était notre adolescence, dont on voulait sortir vivantes, féroce­ment vivantes.

Je suis au Château et tu devrais être assise sur cette chaise faussement Louis XVI à contempler Lévis pendant que je ressasse nos souvenirs au milieu de cette chambre tapissée de bon goût. À mon âge, tu n'aurais plus de *beads*, plus de *dreads*, mais une teinture funky et tu porterais des capris de fonctionnaire. Ton visage beau et maladroit, je ne parviens pas à l'imaginer adulte. Mais je sais que tu aurais un sourire légèrement ennuyé parce que tu les connais, mes souvenirs. Tu étais là.

Aujourd'hui je parle seule. Couchée en étoile sur le lit, je vois le fleuve quand je lève le menton vers la fenêtre, mais toujours c'est ton absence que je vois.

CHÂTEAU FRONTENAC

À sept heures, j'ai fait monter des brioches et commandé le *chôshoku* pour Tetsuo. Chacun dans notre chambre, on a déjeuné. J'ouvre la porte. Il m'attend devant l'ascenseur. En français, je le salue et lui demande s'il a bien dormi. Il me répond d'un air confus, me demande en japonais si je suis bien éveillée. Je m'excuse en me couvrant la bouche. Je glisse la carte magnétique au fond de mon sac et nous descendons, prêts pour le repérage.

Lorsqu'on a discuté de la tâche en réunion, tous les visages se sont tournés vers moi. « C'est Sara qui ira au Canada. » Ils ont hoché la tête. *Hai, hai*. Non seulement c'était une évidence, mais aussi une grâce qu'on me faisait. On a quitté le local et je me suis empressée de sortir prendre l'air, le happer d'un coup. Cela faisait cinq ans, peut-être six que je n'avais pas mis les pieds dans le pays où je suis née. Il aura fallu que les étudiants déclenchent la grève, manifestent et persistent dans leur combat pour que je sois rappelée sur les lieux de mon adolescence.